

**Osée 6.3-6 · Romains 4.18-25 · Matthieu 9.9-13**

***Une lecture articulée autour de la bonté, de la foi et de la miséricorde***

Pour une fois il est difficile de ne pas inclure dans notre réflexion l'ensemble des trois textes du jour — à savoir un texte prophétique de l'Ancien Testament, une nième argumentation paulinienne et un récit évangélique de repas —

En effet ces trois textes forment un ensemble d'une remarquable cohérence thématique. Leur mise en regard révèle une progression dans la doctrine qui part de l'appel prophétique, passe par la justification par la foi, et se termine dans l'incarnation dans la pratique de Jésus.

Le fil conducteur que nous avons ici est une tension fondamentale que chacun d'entre nous explore à sa manière : c'est celle entre le rite et la relation, entre la pratique religieuse formelle et l'engagement sincère du cœur. On verra que cette question trouve dans le récit du repas chez Matthieu sa formulation la plus incarnée : autour d'une table, dans un geste simple et visible, se pose la question fondamentale — faut-il faire preuve de compassion, ou exiger des sacrifices et pour rester pur?

Notre premier passage parle de notre fidélité éphémère et du désir de Dieu. Le livre d'Osée s'inscrit dans la prophétie du VIII<sup>e</sup> siècle, en Israël du Nord, à une époque de prospérité économique mais de délitement religieux. Le passage 6.3-6 se structure en deux voix : celle du peuple (v. 1-3), puis la réponse du Seigneur (v. 4-6).

Le peuple ouvre sur une déclaration de retour vers Dieu, marquée d'une ambiguïté révélatrice : ce retour semble davantage motivé par l'espoir d'un bénéfice que par une conversion intérieure réelle. La réponse divine introduit une rupture : Dieu exprime son amour blessé face à l'inconstance du peuple, dont la fidélité est aussi fugace que la rosée du matin. Face à cette réalité, il intervient par la parole prophétique avant d'énoncer le verset central, le verset 6.

Ce verset constitue le sommet théologique du texte : « Car je désire la bonté plutôt que les sacrifices ; je préfère qu'on me reconnaisse comme Dieu, plutôt que de brûler des animaux sur un autel. » Le terme en Hébreu de « *hesed* » — traduit souvent par « bonté », bien qu'« amour fidèle » ou « loyauté aimante » restituerait mieux la richesse sémantique — est présenté comme supérieure aux sacrifices. Ceci ne condamne pas le rituel en tant que tel, mais pose une hiérarchisation claire : l'authenticité relationnelle précède et fonde tout acte cultuel. Vous avez entendu que ce verset, est repris mot pour mot par Jésus en Matthieu 9.13,. Il constitue en fait l'épine dorsale de cette prédication.

La dénonciation d'Osée est d'autant plus percutante qu'elle vise non des gens impies, mais des croyants sincèrement convaincus de leur retour vers Dieu. Le danger n'est pas l'athéisme : c'est la piété de façade, le formalisme du dévot qui ne cache aucune transformation intérieure — question qui demeure d'une actualité permanente pour toute communauté de foi.

Dans le second texte de ce jour, nous découvrons ce que la foi d'Abraham nous enseigne sur comment Dieu nous accepte. Si on lit ce qui précède notre texte on voit qu'il forme la conclusion de l'argumentation du chapitre 4 de cette épître, dans laquelle Paul mobilise la figure d'Abraham — père commun aux traditions juive et chrétienne — comme démonstration de la justification par la foi, indépendamment des œuvres de la Loi.

L'un des messages principaux ici est que Abraham « a eu confiance, en continuant d'espérer alors que tout espoir semblait vain » : non une confiance raisonnée fondée sur des preuves (Abraham sait qu'il est vieux, que Sarah est stérile) , mais une espérance qui transcende l'apparente impossibilité. Sa foi est active et glorificatrice : « Sa foi le fortifia et il loua Dieu. » Paul étend ensuite ce paradigme aux croyants chrétiens : la foi se définit en lien avec l'événement pascal, Jésus « livré à la mort à cause de nos fautes et ressuscité pour nous rendre justes. »

La lecture paulinienne du passage d'Abraham dans la genèse, relève d'une méthode d'analyse biblique rabbinique classique opérant par comparaison des textes et baptisée « midrash » Cette utilisation démontre à la fois l'enracinement juif de Paul mais aussi son originalité doctrinale. Sur le plan éthique, Romains 4 constitue un écho direct à Osée 6.6 : si la foi seule justifie — et non le respect préalable de critères de pureté —, alors la table de Jésus est, par cohérence logique, ouverte à tous. Abraham qui « avait confiance » malgré l'impossibilité, et les pécheurs de Matthieu qui « vinrent prendre place » malgré leur indignité aux yeux des législateurs, font un seul et même geste de foi.

Notre troisième texte nous dit qu'autour d'une table, Jésus nous montre concrètement ce que veut dire aimer sans condition... la table peut être un lieu de la miséricorde en actes.

Ce récit de l'évangile appartient à une séquence de controverses entre Jésus et les pharisiens. Deux règles sociales structurent la scène : d'une part la coutume hospitalière permettant de s'inviter à la table d'un maître pour écouter sa parole ; et d'autre part la règle de pureté interdisant aux justes de manger avec les pécheurs. La question des pharisiens n'est pas une attaque malveillante : elle est légitime dans leur cadre de référence. Ce qui rend la réponse de Jésus si radicale, c'est qu'il ne conteste pas la règle sur son propre terrain ; il en renverse le fondement même.

Dans un premier temps parlons de la vocation de Matthieu et du fait qu'ici la grâce précède tout mérite

« Jésus lui dit : Suis-moi ! Matthieu se leva et le suivit. » Deux phrases pour décrire un bouleversement de vie total. Aucune négociation, aucune condition préalable de pureté. Cet appel inconditionnel illustre l'essence de la grâce : elle précède tout mérite, toute transformation préalable.

Dans un second temps, parlons de ce mélange scandaleux des communautés : qui est dedans, qui est dehors ?

En mangeant avec les exclus du système religieux, Jésus transgresse délibérément les frontières de la pureté sociale et culturelle. Ce geste est public, visible, revendiqué. Les pharisiens, eux, restent à l'extérieur — et illustrent ainsi un paradoxe redoutable : en cherchant à exclure les pécheurs, ils s'excluent eux-mêmes de la table du Royaume. Jésus opère un renversement complet : ceux qui établissent les règles de l'exclusion se retrouvent exclus du peuple nouveau ; ceux qui n'ont pas leurs « papiers religieux en règle » occupent la place d'honneur. La seule condition d'entrée est d'être « malade » : ce sont les malades eux-mêmes qui choisissent de se joindre à l'assemblée, non les législateurs religieux.

A ce niveau, la citation d'Osée par Jésus fait que la parole prophétique se traduit en actes. On voit ici que la réponse de Jésus se structure en deux temps : la métaphore médicale — « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades » — puis la citation explicite d'Osée 6.6 : « Je veux la bonté et non le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Ce que Dieu avait dit par Osée, Jésus l'accomplit dans le geste concret d'un repas partagé. Il convient de noter que la citation est partielle : dans son contexte original, Osée ne rejetait pas les sacrifices en tant que tels, mais dénonçait leur substitution à la relation

authentique. Jésus opère la même clarification appliquée à son temps : ce n'est pas le rite qui est condamné, mais son usage comme rempart contre cette loyauté aimante qu'est la « hesed ».

Ce texte est l'un des plus subversifs des évangiles synoptiques. Les pharisiens ne sont pas des hypocrites cyniques : ils sont les gardiens légitimes de la sainteté d'Israël — c'est précisément ce qui rend la réponse de Jésus déstabilisante, retournant contre eux leur propre tradition scripturaire. Si l'Église se comprend comme le corps du Christ, elle doit être le rassemblement de tous les malades de Dieu, et non le gardien d'une pureté institutionnelle qui reconduit à la frontière ceux qui n'ont pas les bons papiers spirituels.

Au final, nous avons ici un nœud théologique identique et trois temps pour un même message

Ces trois textes partagent une même conviction : la relation à Dieu ne se réduit pas à l'accomplissement d'obligations rituelles. Osée la formule comme exigence prophétique (la hesed prime sur le sacrifice), Paul la démontre à partir d'Abraham (la foi justifie, non les œuvres), Matthieu la fait voir dans la pratique de Jésus (la miséricorde envers les exclus prime sur la pureté rituelle). Ces trois registres — prophétique, théologique, narratif — forment un enseignement cohérent et multidimensionnel.

Osée pose le diagnostic : la dévotion du peuple est aussi éphémère que la rosée, et Dieu désire la miséricorde et la connaissance de lui-même. Paul propose le fondement doctrinal : c'est par une foi confiante en la promesse de Dieu que l'on est justifié. Matthieu montre l'accomplissement vivant : Jésus incarne cette logique en allant chercher ceux que le système religieux a rejetés et en citant explicitement Osée pour fonder sa pratique. Cette structure tripartite — diagnostic prophétique, fondement théologique, incarnation évangélique — illustre comment l'Ancien et le Nouveau Testament s'articulent non comme opposition, mais comme développement organique d'une même révélation.

La table est ici une figure théologique centrale. Le repas chez Matthieu est plus qu'un épisode biographique : c'est une parabole en acte de l'ensemble du message. La table y résout concrètement la tension entre sacrifice et miséricorde que posait Osée. La dynamique de ce repas illustre ce que la foi d'Abraham annonçait : ce n'est pas la conformité aux règles qui ouvre l'accès à la bénédiction divine, mais le besoin et la confiance. Les pécheurs qui « vinrent prendre place » font écho à Abraham qui « avait confiance » malgré l'impossibilité apparente : les uns et l'autre reconnaissent leur dépendance à une grâce qui les précède.

Chez Osée, Dieu s'adresse aux élus pour signifier que leur piété est creuse. Chez Paul, la grâce précède la circoncision et les nations peuvent être héritières de la promesse. Chez Matthieu, Jésus réserve son appel « non pas aux justes, mais aux pécheurs », inversant les espaces de l'intérieur et de l'extérieur. Ce renversement découle logiquement du principe de la hesed : si Dieu désire la miséricorde plutôt que le sacrifice, ceux qui ont le plus besoin de guérison ont la première place à la table du Royaume.

Qu'en est-il d'aujourd'hui ?

En fait ces textes nous invitent à trois interrogations actuelles.

D'abord institutionnelle : dans quelle mesure les Églises reproduisent-elles le schéma pharisien en laissant les pratiques liturgiques prendre le pas sur l'accueil des marginalisés ?

Ensuite vient la question de la table : avec qui mangeons-nous ? Nos tables — communautaires, eucharistiques, familiales — sont-elles des signes de l'inclusion divine, ou en sont-elles devenues les gardiens exclusifs ?

Enfin la question personnelle : la foi décrite par Paul — agissante, tournée vers la louange — est-ce vraiment celle que nous vivons, ou est-elle devenue une simple croyance dans notre tête ?

Abraham ne « perdit pas confiance » face à l'impossible ; les pécheurs de Matthieu se levèrent et vinrent s'asseoir à la table. La foi qui justifie est une foi qui se met en mouvement.

En conclusion, ces trois textes délivrent un message de portée universelle : la relation authentique à Dieu se mesure non à l'intensité des pratiques religieuses, mais à la qualité de l'amour fidèle et de la miséricorde exercée envers autrui. Osée formule l'exigence prophétique, Paul en démontre le fondement christologique, Matthieu en illustre la pratique dans ce repas qui renverse toutes les frontières sur qui est dedans et qui est dehors.

La table chez Matthieu reste la clé de voûte de ce corpus : ouverte, scandaleuse, joyeuse — où sont accueillis non ceux qui ont les titres requis, mais ceux qui ont faim. Ceux qui préfèrent rester dehors à compter les exclus se retrouvent, paradoxalement, les seuls absents.

En traversant ces trois passages, on ne peut que s'interroger sur la nature de sa propre piété : est-elle une rosée éphémère qui s'évapore au soleil du quotidien, ou bien une foi à la manière d'Abraham, traduite dans des gestes concrets d'accueil ?

Et surtout : à quelle table sommes-nous assis, et qui avons-nous invité ?